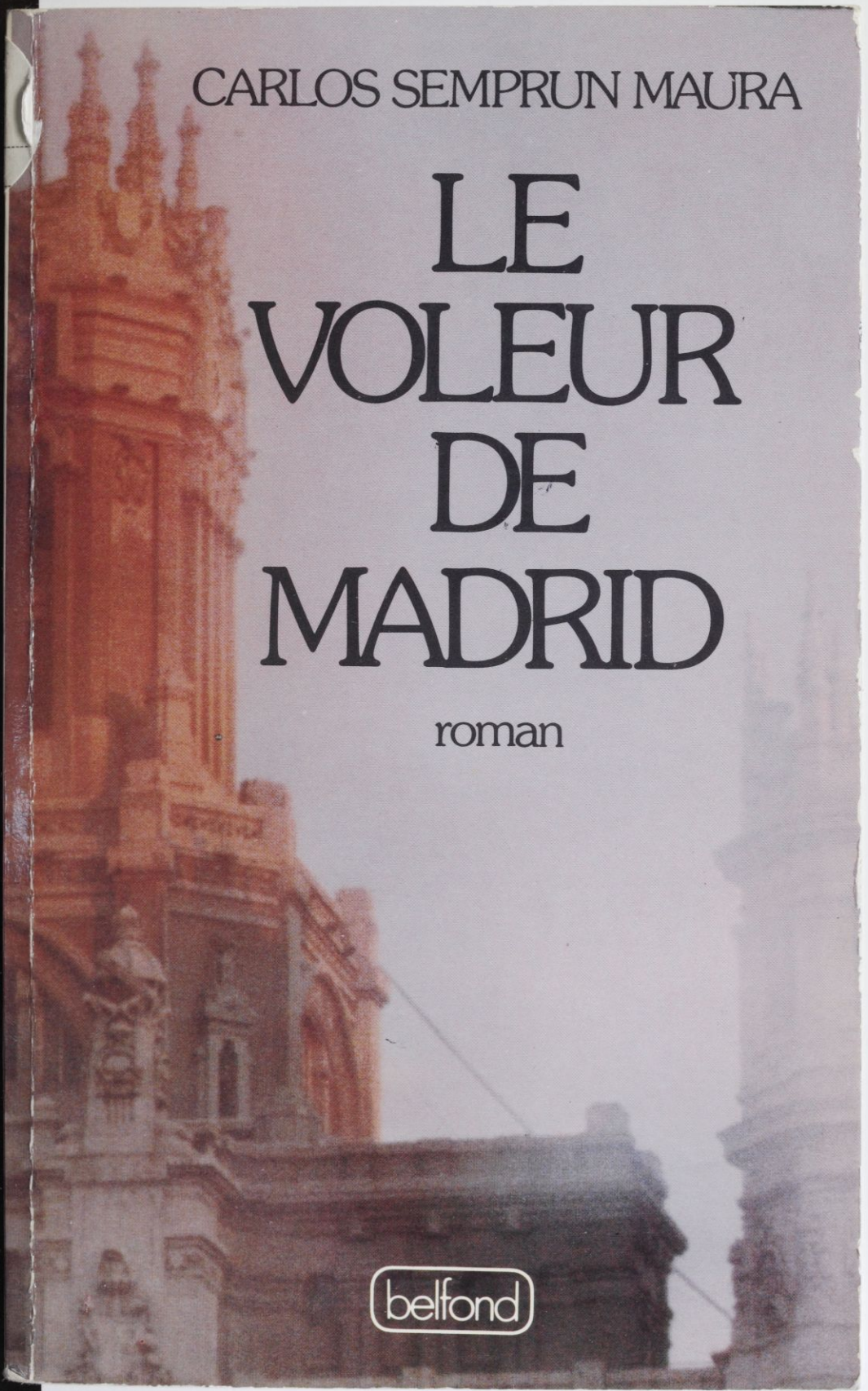
CARLOS SEMPRUN MAURA

LE VOLEUR DE MADRID

roman



belfond

LE VOLEUR DE MADRID

8° Y²
98959

83

Carlos Semprun Maura

LE VOLEUR DE MADRID

roman

PIERRE BELFOND
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

DL-08-12-1981-35037



Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse en citant ce livre
Editions Pierre Belfond
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

© Belfond 1981

ISBN 2-7144.1429.X

J'étais allé à Madrid pour voler. Halte vers le Maroc, peut-être, vers les plus chauds soleils en tout cas, après un hiver gris, pluvieux, où j'étais resté deux mois enfermé dans un placard. La route des chiens coupée par les chiens eux-mêmes. Il y a quelqu'un ici, enfermé dans un placard, une cache — en fait une « prison du peuple » abandonnée, les mecs en débandade, bon débarras —, mais je pouvais entendre les reniflements des chiens de l'autre côté de la porte camouflée et les voix paysannes des gendarmes : « Cherche ton homme, Rocker ! » Drôle de nom pour un chien policier ! Modernisation de la gendarmerie. Mais la cache avait tenu bon. Seule chose valable réussie par le groupe mao, auquel avait appartenu, hagard, mon jeune frère Quico.

Ils étaient revenus plusieurs fois, convaincus que quelque part derrière les murs de la villa de banlieue un homme se cachait, prisonnier volontaire pour fuir la prison. On n'est pas à une dérision près. Ankylosé, j'avais mis huit jours à marcher normalement et la souffrance terrible du sang se mettant à circuler par les anciens canaux

d'irrigation remplis de boue. Quico me nourrissait. Il venait une fois par semaine m'apporter du pain et du saucisson et des canettes de bière tiède. J'ai dû manger des tonnes de pain et de saucisson à en avoir l'haleine brûlante du dragon.

Patiemment je m'étais fabriqué une technique de rêves, pour tenir le coup, pour laisser filer le temps un peu plus vite qu'à compter les singes en chaleur autour de l'espace clos, réduit. C'est ainsi que Laura m'était réapparue, elle qui était la cause innocente, indirecte, de ma fuite et de ma claustration. Mais son souvenir m'était parfois douloureux, comme est parfois douloureux le souvenir de celles « qu'on n'a pas eues ». Alors je m'inventais d'autres femmes, d'autres rencontres, d'autres amours.

J'étais arrivé à cette villa de banlieue, une nuit, assis à califourchon sur la moto conduite par Quico. Le paysage alentour était imprécis, mais je me souvenais d'un fleuve et je ne sus jamais — et ne sais toujours pas, aujourd'hui, à Madrid — si c'était la Seine ou la Marne. Néanmoins je m'inventais des sorties nocturnes, des promenades le long de ce fleuve opaque et des rencontres sur le chemin de halage avec des jeunes filles vêtues de longues robes surannées, énigmatiques, des larmes aux yeux, comme pleurant elles-mêmes des amours défuntes. Elles résistaient avec opiniâtreté, juste ce qu'il fallait, à mes avances et ce n'était que longtemps après, à notre deuxième ou troisième rencontre, qu'elles défaillaient dans mes bras et que nous faisions l'amour sur l'herbe humide. Mais ces rêves érotiques finirent par

m'énerver prodigieusement et je tentais, sans grand succès, de les chasser.

La nuit où je sortis pour de bon de ma cache et de la villa je pus me rendre compte que, bien entendu, le paysage et même le fleuve n'avaient qu'un lointain rapport avec mes rêveries. Mes jambes engourdies ne me portaient pas et je tombais tous les dix mètres, le long du fleuve, parcouru de délires, tordu de douleurs, haletant, en sueur, mais néanmoins content d'avoir fui cette prison qui, pour être volontaire, n'en était pas moins dégueulasse. Le passeport français était à sa place, là où je l'avais caché, à l'insu de la femme de Quico, dont il vivait séparé.

Elle se tient debout face à une des dernières baraques et le gnome barbu, merveilleusement ivre et sans nul doute bienfaisant, est en train de lui faire l'article, le boniment, « achète, achète, achète ». Je m'avance vers eux, me faufilant parmi le groupe de badauds qui feuillettent sans y croire les livres de l'étalage et comme j'arrive à côté d'elle, dont la gracieuse silhouette m'avait attiré, je l'entends dire dans un éclat de rire :

— Mais je n'ai pas un sou ! Je suis venue à la foire pour chercher du travail.

— Quelle sorte de travail ? grogne Ernesto, hilare, m'offrant avant même de me saluer une fiasque de vin rouge.

Je bois une gorgée au goulot, maladroitement, des rigoles coulent sur mon menton et trois gouttes mauves éclatent sur ma chemise bleue. Je l'ai rencontré hier, Ernesto, un ancien compagnon de beuveries montparnassiennes, à la terrasse du Café Gijon, par hasard et dans la chaleur lumineuse de ce début de juin à Madrid. Il m'a raconté qu'il avait trouvé un boulot temporaire, vendeur dans

une baraque de la foire du Livre, 25 000 pesetas pour quinze jours. C'est une misère, avais-je dit. Hé oui, une misère, mais on se foule pas. On est soûls du matin au soir. J'avais promis de passer le voir, de faire un tour par cette foire du Livre jamais vue auparavant, sise dans la poussière du parc du Retiro.

Le voilà maintenant qui explique à la jeune fille — dont les yeux bleu-vert se sont un instant posés sur moi — qu'elle s'y est prise bien tard pour trouver une place de vendeuse ou quoi que ce soit d'approchant, tous les postes sont pris depuis des semaines. Elle insiste, têtue :

— Peut-être que quelqu'un est tombé malade, ou a trouvé quelque chose de mieux ou a changé d'avis, peut-être que quelqu'un...

Elle est grande et mince et rieuse. Son tee-shirt bleu moule des seins juvéniles. Elle porte une ample jupe paysanne et des espadrilles. Comme sac, bien sûr, un cabas de paille tressée. Si ses cheveux blonds sont étrangement striés d'argent, si ses lèvres sont sensuelles et ses traits fins, c'est son regard clair et minéral qui constitue l'événement.

Devant son insistance, Ernesto lui indique deux numéros de baraques et deux noms d'amis à lui à qui elle peut demander, sans espoir, s'il y a du travail.

— Je t'accompagne, dis-je.

— Ah oui ! beugle Ernesto. Je te présente : Luis Suarez Quintanilla. Tu as sûrement entendu parler de lui ? C'est un écrivain illustre !

Elle me regarde avec curiosité, mais prudence.

Je hausse les épaules, pose une main légère sur son bras.

— Allons-y, dis-je.

— C'est vrai ?

— Quoi donc ?

— Tu es un écrivain illustre ?

— Non. Ni illustre. Ni écrivain. C'était une blague.

— Je me disais aussi que je n'avais jamais entendu parler d'un écrivain de ce nom.

— C'était une blague. Il blague tout le temps, Ernesto.

— Et ces deux noms qu'il m'a donnés, c'est aussi une blague ?

— On verra bien.

— J'ai vraiment besoin de trouver du travail. Sinon je vais devoir rester à Madrid tout l'été. Ou partir en vacances en famille, ce qui serait pire.

— Tu veux aller à Ibiza ?

— Pourquoi Ibiza ?

— T'as une tête à aller à Ibiza. C'est pas un reproche, c'est une constatation...

Elle rit, découvrant une fois de plus ses dents très blanches dans son visage déjà bronzé et elle m'explique qu'en fait elle aurait préféré voyager en Italie, mais qu'elle n'aura jamais assez d'argent, aussi avait-elle envisagé, effectivement, d'aller à Ibiza. Elle a déjà réservé son passage sur le bateau, sur le pont, les places les moins chères. Est-ce que, par hasard, je l'aurais déjà vue à Ibiza, où elle va souvent ?

— Non, pour la simple raison que je n'y ai

jamais mis les pieds. Mais tu es transparente... Pour moi. Je devine des tas de choses... Des détails. Tu t'appelles comment, au fait ?

— Laura.

— Evidemment.

— Pourquoi ?

— Tu ne pouvais t'appeler autrement. Tu vis chez tes parents ?

— Forcément, je n'ai pas d'argent.

— Tu adores Londres et Venise ?

— Oui ! (Nouveau rire.) Un peu sorcier ? J'aime Paris aussi.

— J'y habite. J'aurais dû t'y rencontrer. Ou ton double. Tu écris aussi des poèmes ?

— Décidément ! Qui t'a parlé de moi ?

— Personne. Tu es transparente, je te l'ai déjà dit. Tu aimes les chats ?

— De mieux en mieux. Oui. J'ai une petite chatte.

— Comment elle s'appelle ?

— Elle n'a pas de nom. Je n'ai pas voulu lui donner un nom.

— Est-ce que tu lui parles ? Il faut leur parler beaucoup, sinon ils sont malheureux.

— Tu aimes aussi les chats ?

— Est-ce que tu lui parles ?

— Bien sûr.

— Il faut leur parler souvent. Elle finira par te répondre et vous pourrez bavarder. Evidemment que j'aime les chats. Est-ce qu'elle dort avec toi ?

— Non, j'ai peur qu'elle me griffe dans mon sommeil. Elle griffe beaucoup, pour jouer, bien sûr, mais...

— Elle ne te fera pas de mal. Si tu lui parles, elle ne te griffera pas. Sauf sans le vouloir, en jouant. Pas pendant ton sommeil.

— Bien. Je vais essayer. Si elle me griffe, ça sera de ta faute.

— Elle ne te griffera pas.

Tout ceci entrecoupé de crochets et d'esquives pour éviter les gloutons-optiques qui se promènent dans les allées de la foire, dans la musique des haut-parleurs qui annoncent aussi que des écrivains, comme des singes, sont visibles dans les baraques X ou Z en train de manger des cacahuètes ou de signer leurs œuvres. On trouve les baraques et les amis d'Ernesto qui hochent la tête avec commisération. Vous auriez dû demander avant, vous vous rendez compte, la foire est commencée depuis trois jours.

— C'est foutu, on dirait, fait-elle, toujours joyeuse.

— Je t'offre un verre pour te consoler.

Nous nous éloignons de l'emplacement et de la poussière de la foire, pour nous enfoncer par des sentiers parmi des arbres vers un des kiosques du parc où on sert des boissons. Les haut-parleurs bruyants cèdent la place aux aboiements des chiens poursuivant des oiseaux ou s'amusant entre eux. Des gosses tombent et pleurent et j'ai envie de mettre mon bras sur les épaules de Laura et de lui parler de l'autre Laura. Mais je n'ose pas. Pas maintenant. Pas encore. Rien de commun pour-

tant entre elles, au physique, du moins. Ibiza, Londres ne signifient pas grand-chose, ce sont les points de passage presque obligatoires de l'errance juvénile, comme Paris, ou Amsterdam. Venise. Elle commande une « horchata », horrible boisson madrilène, et moi un cognac espagnol, non moins horrible. Une présence hostile s'assied un moment sur une des chaises vides, mais je fais comme si je ne l'avais pas vue. Je me tourne vers Laura :

— Quel drôle de regard !

— Pourquoi ?

— Un regard qui transperce.

Toujours joyeuse, comme si tout ceci n'était qu'amusant, cette rencontre, cette foire où les livres s'étalent comme de minuscules quartiers de viande, mes regards, ses rires, le soleil qui m'a fait ôter mon chandail, lequel repose maintenant comme un trapéziste écrasé au sol, disloqué, sur la chaise vide à côté de nous.

— Tu es jolie. Tu sais que tu es jolie. C'est normal qu'on te regarde.

— Pas comme ça ! D'ailleurs je ne me trouve pas jolie...

— Foutaises ! Tu as des yeux superbes, en plus.

— Parce qu'ils sont bleus ?

— Ils ne sont pas bleus. Pas seulement.

Un type avait demandé à me voir. On avait pris rendez-vous pour dîner. Quand j'arrive au rendez-vous, il était là, avec Laura. Nous avions dîné, puis bu dans différents cafés et bars de Montparnasse. Vers quatre heures du matin j'avais raccompagné Laura en voiture vers l'appartement d'amis où elle logeait lors de son séjour à Paris.

C'est fantastique comme les jeunes gens trouvent facilement dans toutes les capitales du monde des appartements d'amis d'amis où ils peuvent loger, des voitures pour se déplacer pendant des milliers de kilomètres, des joints gratuits à chaque coin de rue, ainsi de suite. Bref, après un moment de silence, je demandai à Laura :

— Qui es-tu, toi ?

Pour toute réponse elle mit sa tête contre mon épaule.

— Je suis sûr, dis-je maintenant à Laura, que tu as un cahier avec des poèmes dans ton sac. Tu veux me les montrer ?

— Je veux bien t'en montrer certains, mais à une condition.

— Sans condition. Laquelle ?

— Que tu me dises sincèrement ce que tu en penses.

Je ris. Je dis O.K. et j'attends qu'elle ait sorti un cahier à couverture noire, qu'elle l'ait feuilleté pour choisir une page, puis qu'elle me l'ait tendu, signalant du doigt le poème écrit à l'encre rouge qu'elle veut que je lise, pour ajouter :

— Je ne suis jamais sincère. Je suis au contraire le plus grand menteur de la terre.

— Je n'en crois rien. Tu ne dirais pas cela, sinon.

Petite fille. Petite fille, à peine adolescente dans ses poèmes où flottent avec la naïveté de l'écolière un certain sens des images et une forte et en quelque sorte inattendue sensualité, qui peut être d'un bon présage, ou le pire de tous. Suit l'inévitable conversation sur la poésie et les poètes, ponctuée

de mon éclat de rire lorsqu'elle me demande si je connais Rimbaud et brusquement elle se dresse, toute pâle.

— Oh ! mon dieu, j'oubliais. Il est presque neuf heures et j'avais rendez-vous à huit.

— Eh bien, tu l'as raté ! Je t'invite à dîner, tu vois, je ne te lâche plus.

— Mais je ne peux pas ! Tu te rends compte ? J'étais invitée à une fête pour mon anniversaire ! Je ne peux pas ne pas y aller !

— Mes compliments. Quel âge as-tu ?

— Seize ans.

Je ris encore en retrouvant Ernesto, dodelinante barrique souriante, chaleureuse.

— Merde ! Où étais-tu passé ?

Je le lui dis.

— Quelle fille ? s'étonne-t-il.

— Celle que tu m'as présentée.

— Moi ? Je ne t'ai présenté aucune fille.

— Celle qui cherchait du travail. Tu voulais à tout prix lui vendre un bouquin et elle cherchait du travail, tu te souviens ?

— Pas du tout. Je ne t'ai présenté aucune fille...

— T'as trop bu, vieux, c'est pour ça !

Pour me prouver que non, il m'invite à boire un verre. Les haut-parleurs annoncent que la foire ferme pour la nuit. « Tu ne nous aides pas à boucler la baraque ? » s'indignent les autres vendeurs, un garçon et une fille, très brune, et atteinte d'un tic nerveux au coin des lèvres.

— Vous vous débrouillerez bien sans moi, dit Ernesto. Pas besoin d'être trois. Je le ferai demain...

Il a garé tout près sa vieille Volkswagen rouge, immatriculée à Paris. Une pile de contraventions

s'entasse sur le pare-brise, mais, superbe, il l'arrache et la jette dans le caniveau. Nous allons de nouveau au Café Gijon, qui semble être son quartier général à Madrid — comme le Dôme l'était à Paris — et malgré mon insistance à rester dehors, dans la douceur du soir, il me traîne à l'intérieur dans la salle étouffante, remplie de gens et de bruit. Il serre des mains, donne des tapes sur des épaules masculines, embrasse plusieurs filles sur la bouche et consent enfin à s'asseoir en face de moi, à une table miraculeusement libre.

Je commande un scotch, lui un gin-tonic. Il allume sa pipe, me sourit et, soudain timide, ne sait que dire :

— Alors, quoi de neuf ?

Sa tête toujours sur mon épaule, je freine doucement et me gare en double file. Le chemin de ses lèvres est facile à trouver et cela ne fut pas vraiment une surprise, car, à mesure que la nuit avançait, je sentais son regard de plus en plus souvent posé sur moi, dubitatif. Ses seins sont doux, quoique petits, et sa langue chaleureuse. Et puis tout s'écroule, comme au temps ancien de l'adolescence maladroite. Elle ne veut pas aller à l'hôtel. Elle a la phobie des hôtels. Je la sens se raidir, comme une chatte apeurée, lorsque je le lui propose. Je ne peux pas l'emmener chez moi où Janine doit dormir en ronflant légèrement, comme chaque fois qu'elle boit. Et elle boit chaque fois que je la laisse seule. Laura n'ose pas m'emmener chez les amis de sa famille où elle est descendue.

— Pardonne-moi, mais je n'habite pas seul.

— Moi non plus je n'habite pas seule.

Le lendemain elle part pour Londres et je traîne dans Paris avec une curieuse douleur au creux du ventre. Un jour je lui téléphone à Londres, comme si je voulais savoir si elle existe réellement

et si réellement nous avons rendez-vous dans quelques jours. Sa voix, dans l'appareil, me semble indifférente. Elle me parle de sa grippe. Elle a trouvé quelqu'un pour garder sa petite chatte. Elle ne veut pas l'emmener dans son errance d'été : Amsterdam, Paris et Ibiza, bien sûr.

— Tu te souviens de notre rendez-vous ?

— Notre rendez-vous ?

Elle ne se souvient pas. Elle dit : oui, bien sûr, mais elle ne s'en souvient pas. Je le lui répète, elle promet d'y être. Mais elle n'y sera pas.